

Robinsonne

Paul Marram

Paul Marram

Robinsonne

© Paul Marram, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6039-4

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Samedi

La dernière fois que j'ai repris le journal, c'était à Nantes, il y a trois ans. Je le vois bien, quand il se passe quelque chose dans ma vie que je ne comprends pas, quand les émotions se bousculent, j'éprouve le besoin de faire le point pour réfléchir, de libérer les mots contenus.

Le journal, ça remonte à la troisième. En début d'année, j'avais quinze ans, j'allais dans les fêtes, je parlais à tout le monde, je ne racontais pas ma vie. Et puis, je suis tombée amoureuse. Quand mes copines ont découvert que j'avais volé la photo d'un garçon de ma classe, tout le collège s'est moqué de moi. Un vrai défoulement collectif. Je me suis sentie très seule et, en quelques semaines, je suis sortie de l'enfance, j'ai changé, j'ai compris ce que les gens pensaient de moi. Cette déflagration m'a anéantie. Peu à peu, la solitude a envahi mon existence comme une algue tueuse se répand sur les coraux. Les boums, je n'y allais plus, je passais les récréations au CDI, dans un recoin. Je ne voyais personne, j'étais laide, j'étais ridicule. J'ai commencé à écrire mon journal pour tenir le coup, ne pas fuguer, y voir plus clair. Il m'aidait à comprendre les comportements des autres, mes propres réactions. Je faisais les questions et les réponses. Ce n'était probablement pas une très bonne méthode pour entrer dans le monde adulte mais je préférais analyser ma propre expérience plutôt que me confier à quelqu'un.

Au lycée, j'ai pratiquement cessé d'écrire. Je me trouvais en phase d'hibernation. J'avais tellement souffert au collège pendant cette année de troisième qu'il me semblait indispensable de la mettre en veilleuse. Je travaillais beaucoup aussi, avec acharnement, comme maintenant. Je n'avais pas de temps et puis on me fichait la paix, on m'ignorait, je ne comptais pas. Quand je suis arrivée à la fac, il y a eu à nouveau un moment difficile : la maladie de papa s'est déclarée. J'ai recommencé à écrire. Pas très régulièrement, de temps en temps, quand il se passait quelque chose dans ma vie sentimentale ou qu'il avait une crise. Mon isolement dans les amphis s'imbriquait dans l'angoisse de la maladie ; une sorte de croisement de nos destins, une symbiose mortifère. Mon père a mis cinq ans à mourir, quasiment jour pour jour la durée de mes études. Je sais bien qu'il ne l'a pas fait exprès mais sa maladie a pesé de tout son poids sur ma jeunesse et elle l'a écrasée, sacrifiée, à un moment où, enfin, j'aurais pu reprendre confiance en moi, me socialiser.

Après mon diplôme, quand je suis entrée dans le cabinet juridique à Paris, je n'ai pas eu envie d'écrire tout de suite. J'ai cru un moment que les choses allaient changer, à cause du tourbillon de la vie parisienne. Quand on gagne de l'argent, on ne tient pas un journal d'adolescente. Mais, je ne parvenais pas à incarner cette normalité. Dans ce cabinet, je n'ai jamais trouvé ma place, je refusais le jeu de séduction entre les hommes et les femmes. Comme une bonne plaisanterie, sur le ton de la blague, mes collègues répétaient à l'infini : « Elle est sérieuse, Abigail... Très sérieuse... ». J'ai ri au début parce que je me sentais agréablement flattée par cet intérêt et puis j'ai compris. Je n'avais pas d'amies, pas de copain, le seul endroit où je pouvais rencontrer des gens, c'était le travail : ils le savaient et cela me rendait vulnérable. Ma seule force, c'était que j'étais tellement habituée à être malheureuse qu'une adversité de plus ou de moins ne changeait pas grand chose. Rien ne pouvait être pire que le collègue. J'ai supporté ça pendant un moment et puis j'ai craqué, en me donnant en spectacle lors d'une réunion où tous ces gens avaient un peu trop joué avec mes nerfs.

Quand j'ai démissionné (on m'a obligée à vrai dire), j'ai arrêté d'écrire parce j'ai cessé de souffrir. Puis, ce fut Nantes, le travail à la fac de droit, l'éphémère flamboyance d'une illusion, la rencontre avec David. Cette fois, j'ai repris le journal, pour parler de mes sentiments amoureux, tous les jours, plusieurs fois par jour, jusqu'à la déflagration finale... Depuis trois ans, il ne se passe plus rien et le journal est au point mort. Le calme plat, l'hibernation, le bonheur façon Abigail... Un travail routinier, c'est ce qu'il me fallait peut-être. Quand je n'écris pas, c'est le signe que je vais mieux.

Si je fais le bilan, j'ai écrit le journal à quinze ans, à vingt ans, à vingt-cinq ans et à trente ans. Autant de périodes charnières dans ma vie. Des histoires d'amour ratées, des humiliations, du harcèlement et beaucoup de solitude... Une longue déprime endémique avec des îlots de souffrance et des plages d'ennui mortel : voilà le paysage de ma vie ! Quand je suis sortie ce matin, je ne savais pas que j'irai à la papeterie acheter un nouveau cahier. J'ai vu le magasin et l'impulsion est venue, tout de suite : je devais absolument reprendre l'écriture de mon journal. Il n'était pas difficile de savoir pourquoi : l'idée d'aller à Nantes lundi prochain m'angoisse beaucoup. Je n'y suis pas retournée depuis trois ans. C'est la ville de David, de la honte insoutenable. J'ai trop de souvenirs déplaisants, partout. Si jamais, je dois m'approcher du quartier de la fac, des bords de l'Erdre, du petit café où on se retrouvait en cachette, je ne tiendrai pas le coup.

Samedi toujours. Je tourne en rond. Impossible de mettre de l'ordre dans cette

journée, de penser à autre chose. Maintenant, c'est la perspective des deux nuits à l'hôtel qui m'angoisse. Pourquoi je déteste les hôtels ? La vraie question, c'est plutôt, comment peut-on aimer les hôtels ? Oh oui, quand on y va en couple, je comprends bien qu'on a pas les mêmes idées en tête. Mais, moi, je n'y suis jamais allée avec un monsieur. Je sais que c'est ridicule à mon âge, pas du tout valorisant. Quand la boîte m'a réservé la chambre, j'aurais pu dire non, insister. Après tout, Nantes, ce n'est pas si loin. Mais, je n'ai pas osé. Parce qu'il m'ont pris une voiture aussi. Je la mettrai au parking en attendant la fin de la mission. Comme ça, personne ne saura que j'avais peur de la conduire. Je pourrais faire pareil pour l'hôtel : prendre la chambre, froisser les draps et rentrer discrètement...

Certains endroits ont une âme d'autant plus chargée que leur apparence est neutre, propre. Une chambre d'hôtel qui sent le détergent, avec des draps lavés à l'eau bouillante, des meubles sans poussière, elle nous parle douloureusement de toutes les solitudes qui, soir après soir, nuit après nuit, ont regardé les murs avec leurs sales pensées ou simplement leurs tristes pensées... Quelle déprime... J'ajouterai ma solitude aux autres, une de plus. Et, ces voitures de location qui passent de main en main, comme des... J'ose pas dire le mot parce que c'est un peu incongru.

Je n'ai toujours pas lu le dossier. Il est là devant moi. Je pourrais le regarder pour me faire une idée plus précise mais je ne le fais pas. Parce que je suis mécontente. On me l'a donné vendredi soir, au dernier moment. Ce n'était pas correct. Je suis sûre qu'avec un autre expert, ils n'auraient pas osé. Mais, moi, la petite jeune, la célibataire, on s'en moque. C'est uniquement parce qu'elle sait que je vis toute seule que ma responsable m'a confié cette affaire, pour ne pas se mettre à dos les types mariés avec des enfants. La vérité, c'est que j'ai peur de retourner à Nantes. Ma relation avec David n'a pas eu de fin. Elle s'est interrompue brusquement et j'ai laissé tout en désordre : ma vie, mon coeur, mon âme. Il va falloir ranger, maintenant. Je ne m'en sens pas capable, je ne suis pas encore prête, Je ne voulais pas revenir aussi tôt...

Finalement, j'ai parcouru le dossier, très vite. Un incendie dans une boîte de nuit, sur les quais, loin du centre. Je ne connais pas du tout ce quartier. Je ne vais pas beaucoup mieux mais au moins, je ne me reproche plus de procrastiner... Je fais le lien entre mon célibat et l'angoisse que je ressens par anticipation en m'imaginant dans une chambre d'hôtel inconnue. Comme si on ne pouvait pas rajouter un peu de solitude dans ma vie sans la faire déborder de tristesse. C'est la goutte de trop. Je ne veux plus de hasard, j'ai atteint le seuil. Une fille

célibataire, elle est déjà très seule. Elle ne peut pas en supporter davantage, il faut faire attention. J'ai juste très peur de me retrouver sans personne dans cette ville pleine de souvenirs. J'ai le droit, non ? En plus, je serai peut-être la seule femme dans un hôtel avec des types à moitié bourrés, grossiers, malodorants. Si on cogne fort à la porte de ma chambre ? Qu'est-ce que je pourrais faire à part me rouler en boule dans le lit ?